

À la manière noire

Élise Turcotte

Numéro 120, hiver 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37161ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Turcotte, É. (2005). À la manière noire. *Lettres québécoises*, (120), 5–5.

À la manière noire

P ar un chaud après-midi d'été, j'ouvre le cahier gris du Pensionnat de Demoiselles pour y relire les notes amassées au cours d'un séjour à Pointe-à-la-Croix. Dans la tour construite par mon amie Alvina, j'ai esquissé des lignes de mots après avoir maintes fois fait le tour du grand jardin. J'ai écouté la rivière et senti un vent de paix s'approcher de moi tel un oiseau furtif. Rares moments d'accalmie où j'ai pu aussi noter les noms de villages, de rues, de ruisseaux, d'animaux : une liste de choses vues et pensées comme je les aime, fragments d'humanité, éclats de réel comme autant d'éclats de verre où se reflète un instant le monde entier. Ainsi, c'est étendue sur un banc à la cantine, devant la montagne à Marsoui, que j'ai rêvé au portrait de moi en cerf aux yeux verts, mon nom totemique trouvé par mes enfants. À La Martre, j'ai écrit le nom de la petite chute au bord de la route : « Le voile de la mariée ! » J'ai étudié la pose d'humains en vacances, intriguée par la frontière artificielle entre les jours gris et le bonheur. J'ai ensuite noté le nom de bulbes à planter pour l'automne. J'ai laissé entrer dans le cahier des connaissances sur différentes sortes de pas d'animaux dans la neige. J'ai aussi noté le nom de photographes découverts et aimés. J'ai lu une foule de livres en commençant par le milieu, à l'envers, en désordre, scrutant à la loupe certains éléments de la structure. J'ai vu apparaître des racines cachées sous les phrases. J'ai cessé d'être ce papillon de nuit virevoltant dans un bocal, affolée par le livre à venir. Et j'ai compris ce que je devais faire au moment où j'ai enlevé les fleurs mortes du talus d'hémérocailles. Continuer. Enfoncer mes mains dans la terre. Créer assez d'obscurité pour que la source d'où jaillit la poésie éclaire elle-même mon chemin. Le temps n'avait soudain plus d'importance. J'ai ramassé des pierres roses blanches brunes à Métis, à Coin-du-Banc, à Miguasha, que j'ai étalées dans le coffre de ma voiture, excitée à l'idée de transporter partout avec moi ce jardin miniature. Je me suis un soir assoupie en filmant la réalité comme une nature morte, peintre du désir, poète du désastre, la pensée de la fin du monde occupant un coin de mon corps, et le reste en fuite, ailleurs, la musique traversant mon être comme une caresse sauvage.

J'ai mis des heures ensuite à agencer ma collection de pierres devant la maison. *Qui je suis* est dans la manière d'agencer les pierres, d'accumuler les détails, de transformer des paysages en portraits, et des portraits en paysages. Géographie de la pensée. Cartographie de l'émotion. Étrangeté du monde matériel et concret. Aussi, par une torride journée d'été, dans une sorte de désespoir confiant qui m'oblige à continuer, je tente encore une fois de me remettre au travail. Je ne réussis pas toujours. Car tout m'y appelle et tout m'en éloigne à la fois. Jusqu'à errante sur un vaste territoire, celui de l'écriture avant l'écriture, celui de la vision sentie du monde que je veux mettre en place, il me faut reconnaître le moment où il est temps de plonger à l'intérieur d'une expérience plus radicale. C'est une mécanique de nuit, un voyage à travers une ville inondée comme dans ma *Sombre ménagerie* ; c'est la redécouverte de choses perdues et entêtées. Je dois d'abord quitter tout un aspect de la réalité, repousser les chats, l'oiseau et les êtres que j'aime, fermer la porte, prendre une grande respiration, réchauffer mes muscles les uns après les autres pour ensuite enduire ma page d'une couche de noir profond, puis gratter la surface avec mes ongles jusqu'à ce que naissent des motifs : signes, cicatrices, personnages, souvenirs, larmes, disparitions... autant de petites flammes parfois brûlantes, parfois silencieuses, ou presque éteintes. J'invente et je tisse des liens à même les arbres de cette forêt si dense que je dois traverser pour arriver au bout de mon souffle. Et c'est ainsi, jusqu'à la fin qui n'en est jamais une. Sortie de l'ombre, je poursuis une autre forme.

Je sais qu'il y aura toujours des traces de lutte sur le sol. Je peins alors une femme assise au pied d'un muret. Près d'elle, une valise, des mots, un poumon qui lui



ÉLISE TURCOTTE

permet de respirer. Derrière elle, une constellation d'objets pour le chaos. Tous, elle, les mots, les objets, sont à la fois séparés et reliés. Entre la dissolution et la présence. Scintillant sur le ciel noir. Je travaille à petite dose. À pas de loup, pas de lièvre. Je tourne autour de ce monde en décrivant des spirales de plus en plus denses. J'attrape des morceaux de réel, j'ajoute une couleur, puis je m'enfuis dans la forêt.